

La place de la pédagogie

De la Finlande à la France et
ailleurs...

Échanges
avec Laurent CARLE, Pierre FRACKOWIAK
et un chercheur, Franck RAMUS

La publication du compte rendu particulièrement intéressant du voyage d'études de Paul ROBERT en Finlande (à lire sur ce site avec le lien suivant : [lirehttp://www.meirieu.com/ECHANGES/robertfinlande.pdf](http://www.meirieu.com/ECHANGES/robertfinlande.pdf)) a provoqué de nombreux commentaires. La lecture de l'analyse qu'en fait Laurent CARLE et de la note en contrepoint du chercheur Franck RAMUS, conduit Pierre FRACKOWIAK à poser à nouveau le problème de la place de la pédagogie dans notre système éducatif et dans les projets éducatifs élaborés dans la perspective des prochaines échéances électorales.

Bonne nouvelle pour les Finlandais !

Laurent Carle

L'école finlandaise est la meilleure élève de la classe. Leur système scolaire se classe en tête des systèmes européens et dans le monde aux épreuves d'évaluation en lecture, maths et sciences de l'étude PISA (OCDE), passées par 250 000 jeunes de 15 ans dans 41 pays.

Comment s'y prennent-ils ? Comment font-ils ?

- Ecole fondamentale de 7 à 16 ans (sans rupture à la française entre primaire et secondaire) : pas d'enseignement prématuré, pas de forçage
- Pas de cours magistral
- Le dialogue maître-élèves passe avant le monologue magistral
- Journée de classe plus courte
- Peu de travail à la maison
- L'école est un service public. Les professeurs sont au service des usagers (les élèves et leurs familles), ils dialoguent directement sans intermédiaire (conseiller de "vie scolaire", assistante sociale ou psychologue). Les problèmes ne sont soumis aux parents que lorsque la recherche de solution directe par le dialogue avec l'élève n'a pas abouti (et en ce cas l'élève n'est pas tenu à l'écart de l'entretien)
- Les élèves participent activement à la construction du sens et des savoirs
- C'est à chacun de choisir son chemin pour parvenir à la connaissance (tous les chemins sont respectés et légitimes)
- Les conduites d'apprentissage ne sont pas moralisées. L'échec n'est pas attribué à une insuffisance de travail, à une résistance ou à un refus des savoirs. Il n'est pas l'indicateur de l'immoralité de l'élève. La réussite n'est pas le révélateur de sa "bonne volonté". L'humiliation n'est pas une arme pour stimuler les "mauvais élèves". On accorde toujours une deuxième chance de réussir un test raté.
- L'hétérogénéité est la norme
- Pas de compétition
- Pas de notation chiffrée avant 13 ans (et quand des notes chiffrées sont enfin données, elles sont étalées sur une fourchette réduite entre 4 et 10). Aucune note ne venant "récompenser l'effort", l'élève ne "travaille" pas pour la note.
- Pas de redoublement
- Pas de filière
- Pas d'orientation par défaut, c'est l'élève qui choisit
- Pas d'examen en fin de cursus fondamental (type BEPC)
- Le partage des savoirs par la coopération entre élèves est la norme (ce qui exclut la compétition)
- L'école est la maison des élèves, ils s'y sentent chez eux, ni intrus, ni otages. L'espace scolaire n'est pas un territoire réservé.

Bref, l'élève est au centre du système et la pédagogie est la préoccupation première des enseignants. C'est le triomphe du "pédagogisme", comme diraient nos gardiens du temple qui affichent avec fausse ostentation une dérision qu'ils souhaitent n'être entendue que par des "initiés", étalant par là leur ignorance, leur fermeture d'esprit, leur arrogance de classe, leur hétérophobie.

Tout un ensemble de dispositions en contradiction avec le système français, compétitif, sélectif, cloisonné, moraliste et élitiste, quoi qu'on en dise et n'en déplaise aux conservateurs et réactionnaires de tous bords (pour les voir tous, on se tord le cou à regarder à droite, à gauche et aux extrémités). Système qui donne les bons résultats que nos réactionnaires nous promettent si nous acceptons d'emprisonner les pédagogues et de revenir à l'école de grand-papa.

Note de Franck Ramus

Laboratoire de Sciences Cognitives et Psycholinguistique Ecole Normale Supérieure

Sur le site Education et devenir: <http://education.devenir.free.fr/Tribune.htm>

Il faut quand même souligner que le finnois a une orthographe totalement transparente, ce qui fait du décodage un jeu d'enfant totalement régulier, et qui contribue à rendre l'acquisition de la lecture l'affaire de quelques mois, quand cela prend des années en anglais ou en français (cf. la comparaison internationale COST détaillant les mécanismes d'acquisition de la lecture bien plus finement que PISA). Une fois la lecture acquise, c'est autant de temps à consacrer aux autres apprentissages. Cette constatation n'invalide évidemment pas les autres facteurs présumés avantager les finlandais, mais on aimerait des preuves expérimentales, au-delà des simples corrélations. Contrairement aux autres facteurs mentionnés, il existe des preuves scientifiques du lien entre transparence de l'orthographe et facilité de l'apprentissage de la lecture, il ne faut donc pas l'oublier et il y a même tout lieu de placer ce facteur en N°1 de la liste.

Commentaire de Laurent Carle L'option pédagogique minimisée

Ne connaissant pas le finnois, je fais confiance au chercheur en psycholinguistique sur la transparence orthographique de cette langue. Par contre, je me demande pourquoi les Italiens dont la langue est aussi phonographique ne se classent pas aussi bien que les Finlandais, puisque la facilité de lecture est le "facteur n°1 de la liste". Je note que les Finlandais, pratiquant le légendaire fair-play anglo-saxon, commencent leurs études un an après nous pour nous laisser le temps d'acquérir les "mécanismes d'acquisition de la lecture".

"Une fois la lecture acquise, c'est autant de temps à consacrer aux autres apprentissages" me donne à penser que le savoir-lire se réduirait au savoir-déchiffrer enseigné par méthode, dite de lecture, pendant l'année de CP. A ce sujet, je renvoie Frank Ramus aux textes d'Eveline Charmeux, sur son site <http://perso.orange.fr/avecEvelineCharmeux/#en>. Il y trouvera de nombreuses informations sur ce que c'est que lire et apprendre à lire. Car, en France, ce n'est pas l'apprentissage de la lecture qui pose problème aux élèves, c'est l'enseignement méthodique du déchiffrement. En effet, on fait croire aux élèves que le français s'écrit comme il se prononce (comme le finnois) et on leur prescrit d'apprendre un "code de correspondance phonographique" qui "correspond" à peu près aussi fréquemment que ma grille de loto avec les numéros gagnants. Si le "jeu d'enfant" finnois est "totalement régulier" alors que le jeu français est irrégulier, pourquoi trompe-t-on les enfants français en leur enseignant des règles irrégulières ? Tout élève soumis à un enseignement méthodique se trouve donc contraint à apprendre à lire en trichant avec le code et malgré la méthode. Ceux qui ne trichent pas n'apprennent pas à lire. Et ne pas apprendre "cela prend des années" !

Il y aurait des facteurs objectifs qui avantageraient les Finlandais !? Leur classement de premiers ne serait donc pas le fruit d'une politique éducative guidée par le souci humaniste de placer l'élève au centre du système et de donner à tous une instruction égale, sans distinction de classe sociale !? Qu'est-ce que Paul Robert allait donc faire en ce lointain pays, perdu dans les brumes du Nord, à rencontrer des enseignants, alors qu'il avait toutes les données sur sa table ? Un prétexte pour faire du tourisme ?

S'autoriser à penser que l'option pédagogique délibérément choisie de par la volonté politique des gouvernants finlandais pourrait être réduite à un simple "facteur", parmi d'autres susceptibles d'être plus "scientifiques", sonne à mon entendement comme un abus de langage qui m'étonne de la part d'un scientifique. Le choix entre mettre les savoirs ou mettre les élèves au centre du système échapperait-il à la volonté humaine ? Le jeu démocratique se réduirait-il à une corrélation de variables? Sur le rapport entre science et éducation, je renvoie Frank Ramus à ce joyau de la pensée pédagogique "Frankenstein pédagogue", chez ESF, de Philippe Meirieu : *"On voudrait, parfois, réduire la pédagogie à un assemblage de connaissances issues des sciences humaines. Mais les connaissances apportées par les sciences humaines ne constituent pas plus la pédagogie que les morceaux de cadavres arrachés au cimetière par Frankenstein ne permettent l'émergence d'un homme."*

J'ai lu le même article que Frank Ramus, mais sans doute pas le même message. L'un de nous deux ne sait peut-être pas lire. Je serais prêt à accepter que la particularité linguistique finnoise puisse procurer un "avantage" didactique si les chercheurs découvraient que cette langue recèle des concepts pédagogiques portés par des vocables inexistantes en français, autant de facteurs de facilités à enseigner en finnois. Le lexique français ne disposerait pas des concepts appropriés à la pédagogie. Comme le gruyère notre langue serait trouée et les vides linguistiques ne permettraient pas aux didacticiens de penser la pédagogie comme le font les Finlandais. C'est ce qu'il me semble à la lecture des travaux cognitivo-didactiques. C'est pourquoi nos réformes scolaires sont irrémédiablement condamnées à tomber en panne. A moins que les psycholinguistes n'en viennent un jour prochain à enfanter ces mots ! Il y aurait peut-être alors égalité de réussite.

Paradoxalement, on ne voit de "pédagogistes" que dans ce pays, le nôtre, où justement la pédagogie n'a sa place ni dans les discours politiques, ni dans la presse, ni dans les recherches scientifiques, ni dans les écoles. Donc, les pédagogues comptent sur le soutien des scientifiques pour faire cesser la cabale des idéologues. Pour faire pièce au fair-play nordique des Finlandais, qui ne tirent aucune vanité de leur "suprématie" mondiale, celui de nos scientifiques de l'éducation serait de faire un voyage groupé en Finlande pour y recueillir des graines pédagogiques et faire cueillette des fleurs de l'éducation démocratique à la finlandaise. Ils pourraient alors "rapporter" aux patriotes idéologues "défenseurs de l'école républicaine" d'ici que là où la pédagogie se place au centre de la politique éducative scolaire, curieusement, ça marche et... on ne trouve pas de "pédagogistes". Leur honnêteté intellectuelle de savants les conduira logiquement à affirmer :

- que l'exhortation morale n'est pas le bon moteur pour transmettre efficacement les savoirs,
- mais que pédagogie et psychologie de l'enfant sont les issues plus que probables pour sortir de l'impasse où s'étiole l'école française.

Enfin, dans cette logique je pense que le progrès scientifique, notamment en sciences humaines, se mesure aux bénéfices qu'il peut rapporter à l'humanité, non à l'avancement dans la notoriété et dans la carrière du chercheur lui-même.

Le déni de la pédagogie

Pierre Frackowiak

La réponse de Laurent CARLE au commentaire de Franck RAMUS sur l'observation du système éducatif finlandais est un délice intellectuel pour tous ceux qui persistent à vouloir construire une école moderne, juste, généreuse, ambitieuse, à la hauteur des enjeux et des valeurs d'une société démocratique, société de la connaissance, société qui sera éducative ou qui ne sera plus. Elle est probablement un breuvage bien amer pour ceux qui luttent pour revenir à l'école élitiste du 19^{ème} siècle et pour leurs complices objectifs.

Au-delà de Franck RAMUS qui a su prendre des positions objectives et courageuses par ailleurs, ce qui me frappe dans les débats sur le b-a ba, sur la grammaire, sur le calcul, sur l'école en général, sur la réussite finlandaise, c'est cette volonté chez un certain nombre de chercheurs, d'universitaires, de savants, de professeurs, de tout faire pour ignorer, mépriser, rejeter la pédagogie. Pour eux, la pédagogie n'existe pas. Lorsque l'on observe et analyse des problèmes éducatifs, que l'on cherche les facteurs de difficulté d'apprentissage des enfants, on se plonge volontiers dans la linguistique ou dans les neurosciences ou dans les contenus stricto sensu des disciplines scolaires classiques. Trop de savants passent trop peu de temps, voire pas du tout, dans les classes à observer la "vraie vie d'élève" dans de "vraies situations de classe". Les dispositifs expérimentaux qu'ils conçoivent s'appliquent souvent à des groupes d'enfants placés dans des conditions qui sont aux antipodes des activités d'apprentissage normales et l'on voudrait en tirer des conclusions pour les pratiques pédagogiques que l'on n'observe pas. La discipline scolaire ou la science s'alimentent de ces recherches qui les justifient mais dans lesquelles le rapport à "l'enfant vrai" est quasiment absent.

Ce déni de la pédagogie est bien exploité par les conservateurs de tous bords. Nombre de progressistes se laissent eux-mêmes piégés, ils approuvent les conclusions de ces savants puisqu'ils sont savants et les exhortations à revenir en arrière, aux bonnes vieilles méthodes, puisque la nostalgie n'est pas le privilège des gens mal informés.

Il serait quand même assez paradoxal que la science puisse monter des expérimentations qui prouveraient qu'un retour aux pratiques qui avaient été condamnées pour la faiblesse de leurs performances soit la solution. L'école serait bien le seul lieu de la vie d'une société où l'on affirmerait et démontrerait "scientifiquement" que pour résoudre un problème d'aujourd'hui, il faut appliquer les solutions d'avant-hier. Mais si des savants peuvent démontrer que l'école de Jules FERRY et ses méthodes sont les meilleures, qu'il faut y revenir au premier claquement de doigts du ministre, comment, au nom de quoi, peut-on les contester? Pas au nom de la pédagogie... puisqu'elle n'existe pas.

Ce qui finalement choque ou irrite le plus certains lecteurs dans le compte rendu du voyage de Paul ROBERT en FINLANDE, c'est le constat qu'il n'y a plus là-bas de cours magistral et que c'est l'élève qui est au cœur du système. Cela reste, et peut-être pour longtemps encore, inconcevable en FRANCE où l'on n'a pas réussi à se libérer de la certitude qu'il n'existe qu'un seul modèle d'apprentissage, la transmission par le professeur, et où la loi d'orientation historique de 1989, qui remettait en cause ce modèle a pu être balayée d'un revers de main sans avoir été ni évaluée ni défendue, même pas par ses auteurs et leurs amis. Transmission, explication, mémorisation, application, restitution, évaluation, remédiation... et on recommence. Un groupe, une discipline

scolaire, une heure, une année... on passe ou on redouble. Ce modèle a fait ses preuves sur une élite, il est celui de l'école de Jules FERRY, celui du petit lycée étendu au collège, celui des universités qui lui donnent sa noblesse. Il nous a tellement marqués qu'il apparaît pour beaucoup d'anciens élèves comme étant universel, éternel, unique comme une certaine pensée.

Il est évident que, dans ce contexte, la recherche pédagogique ne se justifie pas, et les recherches actions associant les professionnels concernés encore moins. On peut allègrement multiplier les recherches en neurosciences sur des adultes en essayant d'en transposer les conclusions aux enfants, se gargariser de linguistique, se focaliser sur la logique interne des disciplines scolaires classiques, se mobiliser pour interdire de nouvelles approches des programmes scolaires, voir les problèmes par les petits bouts de lorgnette de chacun des spécialistes pointus et ignorer la richesse de la vie de la classe: les mises en situation de résolution de problèmes, les interactions entre le maître et les élèves qui cherchent, analysent, comparent, raisonnent, les échanges entre les élèves eux-mêmes, l'importance de la métacognition, la découverte des transversalités, le plaisir d'apprendre quand l'activité proposée a un sens, qu'elle peut être référée à un savoir ou à une pratique sociale, qu'elle peut être réinvestie ailleurs que dans les exercices d'application et ailleurs qu'à l'école. Le climat de classe, la vie de l'établissement, l'importance de la personne/élève et son estime d'elle-même, son rapport au savoir et celui de ses parents, le bonheur d'être à l'école sont à l'évidence négligeables par rapport aux règles de grammaire, aux définitions, aux pré-requis des prérequis, au rôle de l'hémisphère droit par rapport au gauche...

Ce déni de la pédagogie pèse lourd dans l'histoire de notre système et dans les difficultés à le réformer. On ravale les façades, on sophistique les contenus disciplinaires, on multiplie les évaluations et les dispositifs de soutien et de remédiation qui s'inspirent du même modèle, on justifie le conservatisme pédagogique... On tourne en rond avec une sorte de fatalisme larvé qui ouvre la voie au libéralisme.

Même dans les projets éducatifs de gauche, on fuit ces questions. On ne touche pas à la pédagogie, on ne touche pas aux pratiques pédagogiques, on ne touche pas aux sacro saints contenus disciplinaires. On a pu penser que ces sujets étaient tabous pour des raisons électoralistes; ne pas déranger les ordres établis considérant qu'il est plus important de ne pas perdre de voix que d'en gagner. A l'écoute dans de nombreuses réunions, dans des débats divers, on découvre qu'en fait, pour une majorité de citoyens, le problème ne se pose pas. D'ailleurs, comme l'ont dit un ministre ou deux, pour enseigner, il faut du savoir et du talent... La pédagogie n'existe pas.

La réalité quotidienne dans nos écoles et nos collèges d'une part, la réussite finlandaise d'autre part prouvent pourtant que le problème de la pédagogie se pose et se posera chaque jour davantage, malgré les retouches, les incantations auxquelles plus personne ne croit, les dépoussiérages et les ravalements de façade.

Une autre école est donc possible si l'on tourne nos regards vers la FINLANDE en sachant bien que nos pays sont différents. Sans nier les apports et les éclairages des savants, au moins de ceux qui savent ce qu'est une vie de classe et nous en connaissons beaucoup, elle ne pourra pas se construire sans la pédagogie.